

Médaille de Paul Belmondo, de l'Institut



Vincent Bourrel

1900-1981

**Hommage prononcé
par Monsieur Dominique Leca
le 8 octobre 1981**

*Inspecteur Général des Finances
Secrétaire du Cabinet de Paul Reynaud
avant la guerre et après*



*Le vicieux
homme sous silence
l'effacement
de V. Bourrel au
cabinet de
Président Turin*

Vincent Bourrel, ce sont tous tes amis, aux côtés de ta famille, qui sont venus ici saluer ton souvenir.

Tu nous as été enlevé si vite, cet été, que la plupart d'entre nous n'ont pu t'accompagner vers ta dernière demeure, dans ce Rouergue familial auquel tu seras resté fidèle jusqu'au bout.

Il fallait donc bien qu'à Paris, où tu as vécu parmi nous ta longue et féconde existence, une voix s'élève pour exprimer la profondeur de notre peine, et aussi pour te faire honneur.

Les amis de Paul Reynaud, dont l'Association est ici représentée, ne sont pas les seuls à m'avoir demandé de prendre la parole aujourd'hui. Je le fais donc au nom de tous ceux qui t'ont connu et qui t'ont aimé.

Mais sans doute était-il juste qu'avant tout autre, soit associé à ta mémoire le nom de l'homme d'état que tu as servi avec tant de constance et de dévouement et qui t'a donné, à maintes reprises, l'occasion de rendre à ton pays tant d'éminents services.

Je n'oublierai jamais, quant à moi, ce jour de novembre 1938, il y a 43 ans, où je t'ai présenté à lui, initiant ainsi entre Paul Reynaud et toi la plus fidèle des collaborations (la plus mouvementée aussi, au travers des vicissitudes de la guerre et de la paix...). Ta loyauté, ton courage, ton patriotisme devaient bientôt révéler ta vraie stature. Le travailleur acharné, le fonctionnaire compétent que tu avais toujours été jusque-là, se doublèrent soudain, et tout naturellement, d'une autorité morale faite à la fois d'expérience, d'équilibre philosophique et surtout d'une compréhension concrète de la vie politique et culturelle française comme il y en eut trop peu sans doute dans notre génération. Quand Paul Reynaud revint rue de Rivoli en 1948, quand il revint à Matignon, comme Vice-Président du Conseil, tu étais toujours à ses côtés et au premier rang.

Je sais que tu n'aimais pas les propos flatteurs ou grandiloquents. Laisse-moi pourtant reprendre en toute simplicité les étapes de ta carrière. Ce n'est qu'après cette évocation objective que j'essaierai de faire revivre d'un mot la haute signification d'une vie exemplaire comme la tienne.



Vincent Bourrel avait fait ses études à Millau, puis à Toulouse. Entré dans l'administration des Contributions Directes en 1920, il se fit rapidement remarquer par son labeur et par un zèle qui, déjà, dépassant le cadre de ses fonctions fiscales, s'orientaient spontanément vers l'étude des finances des collectivités locales, violon d'Ingres auquel il ne devait jamais renoncer par la suite.

A la Direction du Contrôle des Régies, au Cabinet du Ministre des Finances, j'eus la chance de l'avoir deux ans comme collaborateur, j'ai dit dans quelles circonstances mémorables.

Ma gratitude pour les qualités de cœur dont il fit preuve durant la tourmente de 1940 vint s'ajouter à l'estime que je ressentais, comme tout le monde, pour ses qualités professionnelles. Directeur, sous Vichy, des Contributions du Département de l'Oise, puis Administrateur des Contributions Directes, il milita activement dans la Résistance, ce qui le désigna, dès la Libération, pour prendre au Ministère de l'Intérieur la tête des Finances Départementales et Communales. C'est dans ce bureau que je le revis après la guerre ; et, dès lors, j'assistai avec joie et fierté, en même temps qu'au resserrement de ses liens avec Paul Reynaud, à son ascension exceptionnelle dans l'échelle des responsabilités administratives.

Préfet hors classe, Inspecteur Général de l'Economie Nationale, il est nommé Conseiller Maître à la

Cour des Comptes dès le mois d'août 1947, et le voici, bientôt, détaché pendant 10 ans au poste clé de Secrétaire Général de la SNCF, après avoir occupé les fonctions de Directeur de Cabinet auprès du Secrétaire d'Etat à la Fonction Publique. Nommé Président de Chambre à la Cour des Comptes en 1956, il est aussi (pendant quelque temps) le Conseiller du Secrétaire d'Etat au Ministère de la Marine. On ne peut s'empêcher d'admirer au passage l'importance et la variété des tâches auxquelles Vincent Bourrel faisait face, toujours, avec allégresse et efficacité.

Mais son « cursus honorum » n'est pas terminé. En 1958, il accède au poste prestigieux de Procureur Général près la Cour des Comptes, où il règne pendant douze ans avec une sérénité qui peu à peu gagne tous les cœurs, pilotant simultanément la Commission de Réforme des Finances Locales en 1962, devenant aussi le Président de l'Association connue désormais sous le nom d'Institut International des Collectivités Publiques.

Est-il besoin d'ajouter que sa personnalité fut alors recherchée pour bien d'autres présidences, qu'il acceptait vaillamment dès qu'elles éveillaient son intérêt ? L'Académie de Comptabilité, le Centre National des Industries et des Techniques à la Défense, plus récemment encore l'Institut Médical de la rue d'Assas... Je suis sûr malheureusement d'en oublier.

Néanmoins, je m'en voudrais de laisser dans l'ombre l'éclectisme de ses goûts esthétiques en ne mentionnant pas, par exemple, sa présence au Conseil de la Casa Velasquez ou à celui de la Fondation des Arts Graphiques et Plastiques, ainsi que son rôle de premier plan à l'Académie des Gastronomes, au Club des Cent, à l'Académie des Vins de France, ou à la Société des Amis des Artistes. Nul mieux que lui n'a représenté, dans chacun de ces Beaux-arts, la science du connaisseur et l'ingéniosité de l'animateur.



elle fut, cher ami (s'il m'est permis de te tutoyer une fois encore), la liste assez extraordinaire de tes fonctions successives.

Grand Officier de la Légion d'Honneur, titulaire de bien d'autres distinctions encore dont l'énumération serait ici trop longue, ce brillant tableau suffit-il, Vincent Bourrel, à rendre compte de ta vie ?

Certainement pas, car celui que nous avons aimé en toi, ce n'était pas le personnage, c'était l'homme, c'était l'ami. Cette liste, malgré sa richesse, n'est qu'une liste : la liste des déguisements, si j'ose dire, que le hasard administratif impose, selon leurs mérites, à ceux qui ont voué leur existence, une fois pour toutes, au service du bien public. Elle ne rend pas compte de ce qui fut le cœur de ta vocation.

Une seule formule pourrait résumer l'homme que tu as été : le don de toi-même, la fidélité dans l'amitié, le courage dans l'amitié, la générosité et la délicatesse — on pourrait presque dire le génie — de l'amitié. A qui n'a-t-il pas donné de bon conseil ? A qui n'a-t-il pas rendu service ? Chacun de nous pourrait en porter témoignage.

En ce lieu où la simplicité de la mort ne souffre que la célébration des vertus essentielles, je ne dirai donc finalement qu'une chose : c'est que, pour t'avoir connu, nous savons mieux ce qu'est la chaleur d'une véritable amitié humaine, cet amour dont St-Paul dit que, sans lui, nous ne sommes rien.

Je te dis cela devant ta famille qui t'était si chère et dont nous partageons respectueusement la douleur.

Ce disant, je crois revoir dans la brume du temps qui s'éloigne ta silhouette trapue et infatigable, ton geste sobre, la vivacité de ton regard accompagnant les accents assourdis d'une voix familière...

C'est vrai, tu n'aimais pas les phrases. Je ne pouvais pourtant pas me taire.

Maintenant, écoute notre silence : c'est comme si nous te serrions dans nos bras.